

« Lieux précaires, à vrai dire. L'univers est cadastré. »

FERNAND DELIGNY



1



« Forêt de Rouane », détail de la carte de France, établie sous la direction de C.-F. Cassini, n° 130, XVIII^e siècle.

À l'instant où l'on croit que commence le voyage tout est déjà en mouvement, enclenché depuis un rouage interne qui n'est pas le début d'une idée mais un détail qui se tient en-deçà, s'annonce faiblement, s'introduit dans le métabolisme du corps, s'identifie avec un je-ne-sais-quoi familier, un penchant naturel. Un contact établi entre un lieu intime inconnu de soi et son pendant lointain, voilà le début du voyage. Ce qu'il transportera dans ses mouvements et ses reflux est impossible à deviner, mais des espérances et des anachronismes s'empilent déjà, des instants cruciaux sont disséminés, des ramifications croissantes ficellent ce radeau auquel s'accrocher, sans rien savoir à l'avance du trajet, pourtant partie, embarquée, espérant, n'espérant pas la rade, l'amarre, l'arrivée.

À un moment il faudra sortir d'ici, enjamber la fenêtre d'écriture ou plutôt passer par l'intérieur du récit. Non pour le quitter mais pour y entrer de cette autre façon que j'ai décidée : mettre un pied dehors et poser les yeux sur ce qui est très extérieur. Avoir en tête des tracas de directions, de distances, de chaussures, de boue, de pluie et de chiens errants. L'heure du lever, l'heure du coucher du soleil. Des préoccupations de rencontres et de conversations, d'hébergements et de rendez-vous.

Sait-on dans quoi l'on met ses pas quand on choisit d'aller quelque part ? Si c'est vers une destination, une idée, un songe, ou pour provoquer toutes sortes d'événements contenus dans

le hasard. J'habite depuis peu sur une péninsule que l'ouest oriente extrêmement. Fonder cet endroit comme nouvelle piste de départ fut ma première aspiration. M'appropriier des routes, des distances, un ciel, une campagne, m'y inscrire littéralement. Embarquer corps, texte et paysage dans un même mouvement, il n'y a de vrai que cette tentative.

Plus bas sur de la bordure atlantique, d'autres menaient une lutte, défendaient un territoire avec le désir d'y faire village. Aussi partir c'est peut-être simplement relier. Relier mieux qu'en pensée, traverser quelques morceaux de départements vers ce lieu où la campagne cherchait à se réinventer, voilà ce à quoi j'ai rêvé, quelque chose de neuf dans le paysage. Entre ici et là-bas, tendre un fil, y marcher. Une destination est toujours une sorte de prétexte, passionnant prétexte pour se mettre en route et qu'en route se déploie cette science des cheminements et des connexions, une hodologie, le croisement de lignes géographiques et de tracés plus intérieurs. Et qu'en route s'éclaircisse peut-être ce qui nous tire vers le lieu que nous ne faisons que pressentir.

•

Il y a des lieux qu'on fabrique en rêve. J'avais imaginé un atelier dans la forêt, une fausse menuiserie, un laboratoire. J'avais inventé d'y ouvrir une porte le matin, mal réveillée, les

vêtements encore décorés des copeaux de la veille. D'entrer dans l'odeur du bois et des matières sèches : sciure, poussière, papier et le sable des sabliers. De passer un bras sur les débris, sans allumer, en restant avec l'obscurité à l'intérieur de soi, avec l'inexpliqué. Dans la lumière maigre se mettre au travail, frotter, raboter, user — pas pour fabriquer quelque chose mais pour épuiser quelque chose à l'intérieur de soi. Limer, marteler et attendre qu'arrive ce qui doit arriver, que vienne ce qui doit venir. En vertu de l'entrelacement de nos existences. Que la réalité en soit affectée. D'abord c'est presque rien, un léger décalage, un angle d'où reconsidérer, à peine un recommencement.

Ça te tenait à cœur d'apprendre des choses sur ton corps.

Tu fais du pain pour moi, tu montes un endroit accueillant, je te soigne.

Une fois par semaine on essaie de communiquer sans parler.

•

« Le monde était si récent que beaucoup de choses n'avaient pas encore de nom et pour les mentionner, il fallait les montrer du doigt », écrit Gabriel García Márquez. Ce commencement je suis arrêtée devant. Cette brèche dans quoi s'insinue le langage pour tenter de faire exister un ensemble qui aurait valeur de monde est un éloignement. Un écart

n'en finit pas de se creuser depuis l'aube de la phrase, l'aube de la naissance du village de Macondo, « une vingtaine de maisons en glaise et en roseaux... » Et ce manque de nom me frappe soudain comme un trop-plein de monde. Monde débordé de présences et de vibrations. Chose compacte que les hommes cherchaient à pénétrer. C'est pourquoi ils usaient de gestes et de déplacements, qu'ils ritualisaient : répétitions de mouvements délicats, inflexions glissées entre des interstices, rythmes musicaux de pilons imités des coups de becs d'oiseaux. Qu'ils mesuraient et épargnaient afin de ne pas usurper plus que leur espace d'homme conquis dans l'existant et que l'existant ne se referme pas sur eux.

Cajoleries, leurs façonnages sur les matières. Dévotions, le jet même de leurs flèches. Un trop-plein que nous avons lentement vidé, remplissant de noms ce monde qui peu à peu s'affaiblissait et auquel ils se substituaient. Notre monde a vieilli, notre maîtrise est sa vieillesse. Il nous faudrait à présent marcher comme des indiens-contraires. Retrouver des précautions d'usage, des obscurités, des reliefs, rapprocher des matières. Remettre nos mots au contact de friches, de forêts qui ne doivent rien à nos méthodes. Envisager dans chaque recoin des jachères, c'est-à-dire des sols au repos dont personne ne tirerait parti, desquels il serait temps de déterrer de vieilles nouvelles manières, totalement neuves et inconnues de nous, imaginées et expérimentées.



On entre par le mot de lande. Le mot de lande appelle désolée, immense, incendiée, inculte, monotone ou même nue ou pierreuse. On sent son caractère sauvage, irréductible à tout accommodement, on la jugerait bien vite stérile. On creuse le mot de lande pour trouver l'eau sous la surface, dans la profondeur. Le mot de lande peut devenir marais, un ensemble de champs qui ne sont pas drainés, une source souterraine qui déborde. Il a autrefois lui-même contenu forêt, car lande est une formation secondaire issue du déboisement de forêts anciennes, c'est un espace dégagé toujours à entretenir. Lande par fauchage, pâturages, ou stabilisée, ou recouverte d'arbustes. Les naturalistes l'appellent terre vaine ou terre vague, c'est un bien resté longtemps commun, une zone de traverse, un lieu d'exploitation collective. Le mot de lande a un grand nombre de petits battants qui s'ouvrent sur des possibilités modestes : défricher entre voisins pour la litière des bêtes, pratiquer le brûlis, ensemercer d'ajoncs. Il devient maquis quand lande est méditerranéenne et montagnaise, et s'enhardit en maquisard. Jamais de routes, quelques sentes, des chemins frayés mais labyrinthiques, chemins qui supposent une longue pratique, un art de se mouvoir. On entre par le mot de lande, il ouvre marais, ouvre forêt, ouvre maquis. Un espace où se perdre, un lieu pour échapper.



Mon premier guide, ma dame-du-portail, du passage, de la coulisse, a le regard vif et des mains longues que l'on regarde car elles papillonnent exagérément. Anne, dont le prénom vient d'Ana, aurait pour racine brittonique le mot de marais. Petite-Anne-des-marais, Ana-des-marécages, un conte ne l'aurait pas mieux arrangé, c'est elle qui me conduit vers les terres vagues du bocage. C'est un lieu qui s'écrit. La première fois nous parlons de cette lutte qu'ils mènent pour préserver l'intégrité du bocage, des récits qui circulent entre les luttes de France et d'Italie, c'est un lieu déjà très écrit. Anne collecte et relaie les messages, elle me prête ses livres. La seconde fois il fait nuit quand elle ouvre sa porte, il est tôt encore et nous buvons un café avant de nous serrer dans les voitures pour faire route.

À l'arrivée des groupes se forment, des gens se retrouvent, finissent par former une foule, l'attente dure. En musique de fond, les *Gymnopédies* d'Erik Satie. Prise de parole au micro, le son est saturé : « sur les routes, s'étaler — en file indienne dans les sentiers — planter les bâtons » (applaudissements). Les bâtons résonnent sur les tronçons bitumés. Deux femmes chantent devant un hangar agricole. On marche, on parle beaucoup. On fait des kilomètres à pied en cherchant une

bibliothèque dont ils disent que, pour y accéder, il faut passer sous un hangar puis traverser des balles de foin. On se perd sans la trouver et, tard, sous un chapiteau, on est encore là, à écouter des chants, des histoires. Une troupe de jeunes gens est montée sur une estrade avec des masques d'animaux, leurs ombres ont des oreilles, des museaux, ils disent, *c'est une frivolité tactique*. Et encore, *une jolie cagoule ça va bien à tout le monde!*

Au retour longue marche de nuit, la musique du concert s'affaiblit. Nos voix s'appuient sur le silence maintenant tandis que nos silhouettes glissent sans épaisseur sur le rideau des arbres ou martèlent lourdement la chaussée, selon le balayage des phares, celui des lampes-torche. Tout autour c'est une nuit d'arbres, nuit de bocage, nuit en bloc. On suit celles et ceux qui se repèrent le mieux. Le sentiment de débarquer dans une zone interdite nous a complètement quitté et il nous est presque difficile de nous extraire de cet endroit, d'en repartir. Nous rejoignons tardivement le champ où sont garées les voitures.

Commence alors un bruit de bâton de pluie, ricochets sur la tôle comme des pierres volcaniques dévalant entre des épines de cactus, les roues pleines de boue rejettent sous le châssis les gravillons qu'elles agglomèrent au fur et à mesure, provoquant mille percussions dans la nuit noire du bocage.

Ouvre la vitre, je vais enregistrer ça.



Déplier des cartes et poser les yeux sur des trajets possibles. D'un point de départ vers un lieu à atteindre, dont je devine l'emplacement depuis ce surplomb fictif où les lieux sont des cellules munies d'appendices télescopiques qui vaudraient routes, voies, passages, chemins. La réalité est-elle à l'image de ce grand corps qui s'offre en tous points à la circulation, palpite sous mes yeux, donne l'illusion de rapprocher, de joindre, et dont il suffirait de suivre les lignes colorées pour être sereinement guidée sans risquer de tomber dans un espace inconnu des cartes ?

Prendre des mesures c'est un peu inquiétant cela produit des sommes. C'est tout de suite une addition de kilomètres, de jours et de nuits, d'écart et de distances, le retour d'un vertige. Il faut approcher la carte avec circonspection, se garder de confondre les échelles, la deux-cent-cinquante millième, la vingt-cinq millième. Mesurer l'imposture que génère la carte, ne pas la prendre pour contenu, s'y accrocher quand même, comme à son seul outil, s'y tenir. Compter, séquencer, tracer. Inspecter, détailler. Dimensionner des jours de marche. Décider d'une traverse, d'un raccourci ou d'un détour. Visualiser une diagonale à l'arrière de la côte, des accrocs, des embouchures, une absence de ponts. Les zigzags des sentiers côtiers, le tour d'un marais, les coupes possibles. Les voies ferrées, les dénivelés, les rivières. Les toitures en

U des bâtiments de fermes. Les ronds-points, les grands axes, les centres *comm.*, les pistes *cycl.*, les forêts, la gare. Imaginer des paysages approximatifs, de longues distances ennuyeuses, les abords problématiques des grandes villes, les bas-côtés mouillés qu'il faudra piétiner en côtoyant des défilés de voitures, le sentier littoral en festons à partager en juste mesure avec les lignes droites, pour éprouver par la marche des profondeurs et des distances oubliées, des découragements et des répétitions qui n'ont pas disparu, pour entrer dans cet espace-temps qui a seulement été mis de côté. En mesurer le paradoxe : l'épreuve d'un hors-piste à pieds treize jours durant qui sera franchi au retour en à peine trois heures de voiture.

Sera-t-il seulement possible de naviguer à vue? On improvise si facilement en ville, ici, quelles longueurs, quelles lenteurs, quels vides à parcourir?

Cartes dépliées, j'écris à Jean-Pierre, Martine, Annaïck, Marie, Jacques, Monique, Sabine, Joël qui, sans toujours me connaître, relaient mon parcours, proposent de m'héberger. Tout est à la fois calculé et aléatoire, prévu et imprévisible. J'invente des options en fonction de critères flous, laisse une béance entre deux villes, note des horaires de bus. Il n'est pas encore temps de se jeter sur les routes, je continue de rêvasser donc, en suivant du doigt les lignes crénelées de ce parcours sur deux cent cinquante kilomètres, en pensant aux figures

fractales des chemins côtiers puis aux droites mathématiques, aux rapports trajectoire/vitesse, aux rails du TGV, aux calculs de rendements, aux pistes de rêves aborigènes, aux stoppages étalon de Marcel Duchamp, à la courbure naturelle du hasard. Je mesure, dans ces écarts, un ensemble de mondes. De ces mondes je sais au moins la compossibilité.

•

Pour préparer la marche je fais des ronds dans l'eau, des tours de propriétaire qui s'étendent dans quatre directions, déliant, en plus du temps qui m'est donné, la souplesse de mon pas. Des chemins aussi je teste l'élasticité, rôde, aspire, prends l'air. Je prends tout, l'ail des ours plein les narines et une quantité de protons plus toutes sortes de particules fines. J'aspire les pollens et filtre, par l'épuisette de ma bouche, de mes yeux, de mes oreilles, ce que contient la grande flaque d'air où je me meus. Mes cheveux sont étoilés, électriques, c'est *walk around* depuis des semaines, un exercice préparatoire pour estimer l'effort nécessaire, mesurer l'écart à chaque pas et le poids des chaussures, la résonance sur le ballast, la mollesse des bords de fossés. La silhouette d'une petite vipère écrasée sur le bitume l'été dernier me revient en mémoire. Des morceaux de sacs plastiques déchiquetés frémissent et se confondent avec le revers blanchâtre des feuilles vraies de peupliers. Partout des arbres en troupes, en bêlements de

verdure, c'est cette profusion qui fait la force du printemps malgré le bruit des tronçonneuses consécutif aux tempêtes et les grands cyprès couchés qu'on a commencé à ranger au carré. Il y a à leurs pieds tout un arpent de sol dressé à la verticale, ce sont les racines dont il faut se défaire, en plus de l'arbre, puis les trous qu'ils font maintenant au jardin dans lesquels on pourrait se cacher. Quelqu'un tape au loin, sur du bois puis sur du métal. Je prends le chemin droit qui ronfle comme une cataracte et débouche sur une mer-océan dans laquelle l'odeur me plonge immédiatement.

Photographe le panneau « Aire à virer » en imaginant qu'on m'ouvre l'étendue spacieuse, qu'ici je peux manœuvrer à mon aise. Espoir d'apercevoir prochainement une « Aire à dériver », des appels d'air, des bulles d'air, de partir voguer sur mes *lignes d'errances*... Mais après les pancartes il faut s'en retourner, rentrer par la bordure grise de la route. Toujours marcher du côté de la main qui écrit, c'est un pense-bête.

Je ne sais pas comment dès la première fois la marche a enclenché l'écriture, ou si c'est l'inverse, s'il s'agissait de revenir avec quelques trouvailles. Par le mouvement même reprendre souffle. Parmi le bruit des choses trouver une voix qui serait un bruissement. Ne pas se méprendre sur ces *promenades*, ce sont des devenirs, des élans au-devant desquels ce qui n'est pas encore arrivé viendra peut-être. Où marche est transe, où œil est caméra et tout le reste récolte. Appelons-les

des arpentages et posons chaque pas comme une façon de vérifier, par le toucher, le regard, l'attention, la mémoire, les espaces en braille que nous traversons, le monde dont nous sommes sans cesse occupés à palper le solide et l'appui. Et retenons depuis cette expérimentation, une collection de mots. Ceux raréfiés d'un sentier de campagne, les mots-rebutés d'une route jonchée d'objets divers, notons les phrases trouvées : « Attention Troupeaux », « Défense d'entrer », « Ralentir Enfants », « Servitude de passage », « Bar de la forêt », « Rêveur de jour »... Et qu'il n'y ait que ce mouvement qui dure, une pulsion de départ chaque fois réamorcée, un texte tout près de la sortie, ayant nulle prétention à rester en place. Un texte qui suivrait une quantité de sources et dont chaque ruisseau serait une raison d'être suffisante, une raison d'être importante.

•

Ainsi, un marais reliera un marais. Marais de Cornouaille, paluds, herbiers, tourbières, golfe de Morbihan, petite mer, marais de l'estuaire de la Vilaine, vallées alluviales, marais de la Grande Brière et prés humides du pays nantais. M'apprêtant à longer la bordure atlantique, je pense à la montée des eaux alliée aux tempêtes, à l'érosion accrue et aux menaces de submersion de toute cette frange côtière. Ici l'hiver, l'eau douce rejoint l'eau douce juste derrière les dunes

de mer. De flaque en flaque, elle sourd du sol, dessine le tracé des sources, bloque l'accès à l'océan. Elle fait d'un chemin un ruisseau, des champs entiers s'y noient. Même couvert de roseaux ou dissimulé derrière les épines noires, même coupé par les routes, le marais refait surface. Le sol est piqué de zones lagunaires qui nous rappellent à nos îles, à notre archipel terrestre : ces buttes asséchées, à peine hautes, où nous logeons, précaires. Les terres noyées puis découvertes sont nos respirations saisonnières.

Là-bas ce sont des prairies humides, de l'eau dans l'éponge des sols, dans les mares, les noues, les fossés et au-dessous, dans les cavités d'argile, les réserves souterraines. Un château d'eau immergé retient, draine, filtre et distribue l'écoulement jusqu'en ses plus petits filaments vers une dizaine de ruisseaux qui délivrent, avec l'eau glissée sur les argiles, infusée dans les mousses, filtrée par les limons, l'histoire de ses plateaux, la mémoire de ses pentes jusqu'aux exutoires des fleuves. Deux fleuves : l'un versant au sud, l'autre au nord. Deux têtes sur la crête, la ligne de partage des bassins versants, bassin de la Vilaine et bassin de la Loire.

Ils s'en sont approchés et plus ils s'en approchaient, mieux ils voyaient ce qui partout était remarquable. Et tout devenait remarquable car s'approcher de cette manière c'est comme prendre un chemin qu'on rebrousse, chercher dans ses pas un objet égaré. S'y penchant, ils ont rencontré une

organisation complexe, plus basse, plus secrète, installée dans un temps biologique, un temps géologique qu'on ne saurait reproduire. Qu'on ne saurait déranger, ni imiter, ni remplacer. Qu'on ne saurait quantifier. Ceux qui vous disent le contraire vous mentent, tout étant lié par l'eau, rien ne peut être isolé ou déplacé ou séparé en morceaux.

Un ensemble de prairies humides n'est pas une superficie. Un trou n'est pas une mare. Une canalisation pas plus une rivière.

•

Déchiffrer les toponymes sur la carte des Cassini et les comparer avec ceux de l'IGN. Retrouver dès 1750 L'Épine, La Brosse, La Marchandais, La Primaudière, La Boissière, Le Chesne des Parrières, tous inscrits dans le caractère italique qui indique les hameaux et les lieux-dits, sauf Vigneux et Le Temple, consignés dans la police romaine qui caractérise les villages. Mais pas de Notre-Dame. Au centre une tache vierge est encadrée par les nombreux cours d'eau : ceux qui coulent vers le nord pour se jeter dans la Vilaine et ceux qui descendent au sud vers la Loire. Dans cette tache voir se dessiner parfaitement le bassin versant, un espace dégagé, l'emprise de l'aménagement qui sera réservé presque trois siècles plus tard et largement différé. C'est une zone vert clair piquetée de points sombres qui correspond, dans la légende,